

**Diderot, l'euphorie**

**Béatrice Commengé**, *La magie de la constance*

**Olivier Renault**, *La Querelle du Bouffon*

**Thierry van Eyll**, *La solution Rameau, la solution Giacomo*

**Olivier Renault**, *Conspiration générale des mouvements*

---

**Entretien**

**Alain Fleischer**, *Les ruses de l'identité*

**Marie Vialle**, *Le nom sur le bout de la langue*

---

**Alain Jaubert**, *Le voyageur français*

**Alain Jaubert**, *À la nage*

**Alain Jaubert**, *Garçon parmi les tournesols*

**Alain Jaubert**, *Putsch*

---

**Olivier Renault**, *Baie de Ramla*

**Olivier Renault**, *Notes premières pour Goxwa*

**Robert Wernick**, *Interviouve avec Genet*

**Jean-Paul Vecchioli**, *Photographies*

## NOTES PREMIÈRES POUR GOXWA <sup>1</sup>

Et pourtant, on en a vu des pommes... Des centaines, des milliers peut-être, en vedette dans une multitude de natures mortes, des fresques romaines à Cézanne et au-delà. Sans parler des scènes de la Genèse où la tradition occidentale a choisi ce fruit comme symbole de la tentation et du péché. Pourquoi ce fruit-là, d'ailleurs, alors que la figue était suggestive à souhait quant au premier péché sexuel ? Peut-être, m'a dit un jour un ami, parce que c'est le seul fruit qui vraiment se croque. L'Occident a choisi ce qui se croque : qui résiste sous la dent, qui craque tendrement, explosion d'une lave acide et sucrée. — J'écris ceci sur mon petit clavecin verbal et j'aperçois, au coin supérieur gauche de mon écran lumineux, au-dessus donc de ces mots qui dansent sous mes doigts et maintenant sous vos yeux, une pomme bleue, croquée d'une bouchée en son flanc. Quel savoir suis-je ici en train de croquer ? Je n'en ai encore pas la moindre idée, mais si ce préambule vous met en appétit, je vous tends la pomme : prenez et croquez. Donc des pommes, encore : et le miracle a lieu de nouveau. Un nouveau matin de la peinture, éternellement rejouée, reprise. Ces pommes que j'ai vues fraîchement peintes, je les vois sur toile aussi fraîches qu'au premier matin dans l'atelier lumineux, comme sont toujours fraîches et appétissantes pour l'œil d'aujourd'hui les pommes et les figues des murs d'une antique cité romaine, recouvertes un certain 24 août 79, pour cause de Vésuve. Leur découverte, à partir du dix-huitième siècle, permet de comprendre d'un coup l'énorme avantage de l'art du temps sur l'air du temps.



*Two Apples*, 32,5 x 45 cm, 2005

---

1. Goxwa, avec un point au-dessus du G, se prononce « Joshua ».



*Red Room*, 160 x 127,5 cm, 2005

### Au pied des murs

Les murs sont la grande affaire de Goxwa. Surtout les vieux murs, en Méditerranée : à Malte (où elle est née et a vécu jusqu'à l'âge de vingt ans), en Égypte (où elle a vécu), en Italie...<sup>2</sup>

Les murs, tous les murs. Les murs intérieurs : ceux qui encadrent l'intimité de la vie humaine : repas, sommeil, vie sexuelle, naissance et mort. On y accroche les tableaux, les crucifix, les icônes, les tentures et autres éléments de décoration ou de culte. D'eux peuvent surgir d'étranges visions : toute petite, Goxwa s'était aventurée dans la cave du Metro — le fameux bar de Strait Street que tenait alors son père et que connaissent bien les lecteurs de *V.*, de Pynchon —, elle vit alors des visages apparaître, sortir de ces murs comme pour lui dire quelque chose. Ni peur ni effroi de sa part, mais des images fortes qui se sont inscrites en elle, qu'elle a crayonnées depuis, et qui reviennent dans certaines toiles<sup>3</sup>.

Les murs extérieurs : ceux, ocres, de La Valette, de Mdina ou d'ailleurs, construits avec ce calcaire tendre et doré qui contribue à donner à l'archipel maltais cette couleur de miel. Qui permet au soleil d'irradier la pierre comme de l'intérieur.

Ces murs d'églises, de temples, d'édifices officiels sur lesquels apparaissent encore, tout en disparaissant chaque jour un peu plus, les fresques anciennes, ces traces de l'étalement vertical de la beauté, célébrations en rythme et en pigment.

Ceux des plus vieux temples du monde, à Gigantija — sur l'île de Gozo —, à Hagar Qim ou Tarxien — sur l'île de Malte elle-même. Temples dans lesquels elle jouait, petite fille, ignorant, comme tout le monde à l'époque, que ces temples étaient plus anciens encore que les pyramides d'Égypte ou que Stonehenge.



*The Dreamer*, 45 x 32,5 cm, 2005

---

2. Le lecteur curieux (et anglophone) pourra lire avec plaisir et profit la notice biographique de Robert Wernick sur le site d'Axelle Fine Arts : <http://www.axelle.com/GOXWA/Goxwa%20Bio%20Long.htm>

3. Il faut savoir que les histoires de fantômes abondent à Malte — notamment à La Valette. Les promenades nocturnes dans cette ville confirment cette impression d'étrange féerie, contrastant vivement avec l'éblouissante lumière dorée et l'animation mercantile du matin.

Pour elle, les murs sont gorgés d'Histoire et de sa tragédie permanente, mais aussi des éclats de joie et de beauté arrachés aux douleurs humaines. Ils sont comme des éponges calcaires. Des sismographes immobiles, attendant la bonne oreille, le bon œil, pour être décryptés. Les sensations colorantes qui suintent de ces murs, Goxwa s'en nourrit. Cela dit sans métaphore : elle m'a confié que, petite, elle mangeait des bouts de murs, suçait la pierre, s'abreuvait au minéral. Si l'Histoire s'est minéralisée, s'est incrustée dans les murs, alors, il faut l'introduire, la manger, la boire.

Puis en faire quelque chose.

Alors Goxwa peint en se coltinant le mur. C'est lui le sujet plus ou moins visible et permanent du tableau : vous voyez ce vase, vous voyez ce visage : ils sont rendus comme s'ils étaient peints à fresque, comme s'ils n'étaient pas sur une toile mais sur le mur lui-même. Sujet caché et omniprésent. Et faux support. Ou plutôt : support du support. Car Goxwa peint toujours sur toile, jamais directement sur un mur — elle m'a d'ailleurs confié n'avoir aucune envie de réaliser une véritable fresque — mais sur une toile accrochée à un mur. Elle peint debout, au couteau, et se bat face au mur. Qui doit rendre ce qu'il a vu. Car les murs, en plus des oreilles, ont aussi des yeux. Œil *sur* œil... Ils en ont vu, des choses se passer...

Au premier coup d'œil sur les peintures de Goxwa, un spectateur même profane comprend qu'il a affaire à une peinture qui évoque Pompéi, les vieilles fresques romaines. Qui *évoque* : aucun fétichisme du passé : le geste est indéniablement contemporain. Et qui *convoque* : nul retour au passé, mais un retour *du* passé<sup>4</sup>. C'est lui qui revient nous hanter, au présent ; c'est lui qui a des choses à nous dire. Et c'est ce avec quoi Goxwa est en prise réelle ; c'est ce qu'elle veut nous faire voir — et entendre.

Entendre ? Oui, parce que, à l'évidence, Goxwa a sa voix propre, son style. C'est chose si rare qu'il faut le souligner de suite et admettre que c'est précisément là le jeu et l'enjeu majeurs d'une pratique artistique.

Car quoi de plus contemporain, au fond, que ce geste de réappropriation de l'Histoire ? Le spectateur, d'emblée, est frappé par la longueur d'onde historique. Par ce passé qui revient et qui est à traiter autrement : des portraits du Fayoum à nos jours, par exemple, le mystère du visage reste entier ; de Pompéi à aujourd'hui, on n'en a pas fini avec la volupté. L'œil sensible et la conscience éveillée — celle qui ne prend pas notre monde pour acquis, qui n'imagine

---

4. Je reprends ici l'idée développée par Guy Scarpetta dans *L'Impureté*, Grasset, Paris, 1985.



*Decision 1*, 150 x 50 cm, 2003

pas le décor comme allant de soi —, s'émerveilleront toujours du velouté d'une peau, de l'inflexion particulière d'un geste, d'une nuance de couleur dans une fleur, de la fragilité d'un oiseau perché un instant devant la fenêtre, et de la théâtralité plus ou moins bien jouée de notre trop humaine comédie. Cette attention permanente et sans repos au monde peut produire la plus haute poésie. Je pense notamment à Francis Ponge.

Ce qui apparaît et disparaît sur les murs, les traces qui restent à lire et qui suggèrent ce qui était, sont certaines caractéristiques de la période 1998-2001 de Goxwa. Un aspect crayeux, des dominantes beiges, des rouges délavés, des ocres sombres... Et pourtant une clarté baignant l'ensemble. De cela émane une étrange mais paisible atmosphère, un mystère qui plane. Que vient faire cette femme ? Que fait ce couple ? D'ailleurs, de quel genre de couple s'agit-il ? On doit deviner ce qui se trame autour de ces personnages, le pourquoi de leur présence si fragile en ce monde, ou la trace de ce que fut leur présence. De quelle histoire sont-ils les traces, les hiéroglyphes colorés ? Ou alors, de quel futur sont-ils la promesse, l'apparition fragmentée ? L'œil, parfois, s'affole un instant, cherche à comprendre, à saisir, mais se trouve vite apaisé par l'étrange sérénité qui règne. Notamment, et tout simplement, parce que c'est beau. Disons-le sans naïveté et avec gourmandise, avec toute la force qu'a ce mot parfois galvaudé et trop souvent laissé pour compte. Nul culte de la laideur chez Goxwa.

Sa période la plus récente a gagné en présence du sujet et en vivacité dans les couleurs. Une palette indéniablement élargie. Des fonds vert émeraude, rouge Pompéi, des bleu-gris onctueux, d'autres d'un noir intense... Ou plutôt d'une variété de noirs intenses. Superpositions de couches, transparences, rapport des couleurs. Malheureux lecteur ou lectrice, vous n'aurez ici que des reproductions en noir, blanc et gris. Vous tenterez de deviner à quelles couleurs, à quelles teintes correspondent ces nuances de gris. Vous raterez aussi l'effet de matière, ces légères aspérités, l'onctuosité lumineuse que procure la cire mêlée à l'huile. LECTRICE, LECTEUR, vous êtes obligés de me croire<sup>5</sup>. Mais vous aurez au moins une idée de ce qui est ici en jeu.

### Natures mortes

Natures mortes : le terme français a quelque chose d'un peu triste, comme si nous assistions au deuil glorieux de l'objet. Il me semble pourtant que le fruit continue à vivre, doucement, sans gêner personne. L'anglais, lui, a choisi « *still life* » pour désigner ce genre : de la vie figée, fixée pour une éternité souhaitée. La nature morte, c'est l'art de la simplicité, l'humilité de l'objet, la capacité pour le peintre à faire assompter la beauté du trivial. Ou, dirait un célèbre écrivain irlandais, épiphaniser le quotidien. Tout l'art est là : percevoir la beauté, le mystère, l'interrogation gisant dans ces objets que nous ne distinguons plus, sous la patine de l'ordinaire ; percevoir, et rendre en transformant. Tout réside dans cette vibration intime de la sensation rendue autrement, traitée, altérée sciemment par le peintre. Lequel s'approprie le trivial et son espace pour les faire devenir autre chose, familière et pourtant tout autre. Puisque ce n'est pas de réalisme qu'il s'agit : ce vase, cette pomme n'existent pas ainsi, à l'identique, mais c'est leur altération peinte qui restera dans ma rétine.

Les vases. J'en aime particulièrement deux dont les noms les rapprochent : *Olive Green*, et *Olive Vase*. Une base sombre — que l'on peut supposer être une table, même si rien ne l'indique vraiment — et un fond qui est une sorte de vieux mur détérioré, formé de nuances de blanc, crème, jaune de Naples, gris, d'une texture onctueuse — mais sans donner dans l'excès de matière. Les branches et feuilles sont, comme toujours chez Goxwa, orientées vers la droite du spectateur, comme si un souffle partait du cœur...

---

5. La lectrice ou le lecteur curieux pourra naviguer sur les adresses suivantes : [www.galeriefelli.com](http://www.galeriefelli.com) et [axelle.com](http://axelle.com). La prochaine exposition personnelle de Goxwa a lieu à Paris, Galerie Felli, 127 rue Vieille-du-Temple 75003 Paris (tél. : 01 42 78 81 27), du 20 octobre au 19 novembre 2005.



*Olive Vase*, 59,5 x 59,5 cm, 2003

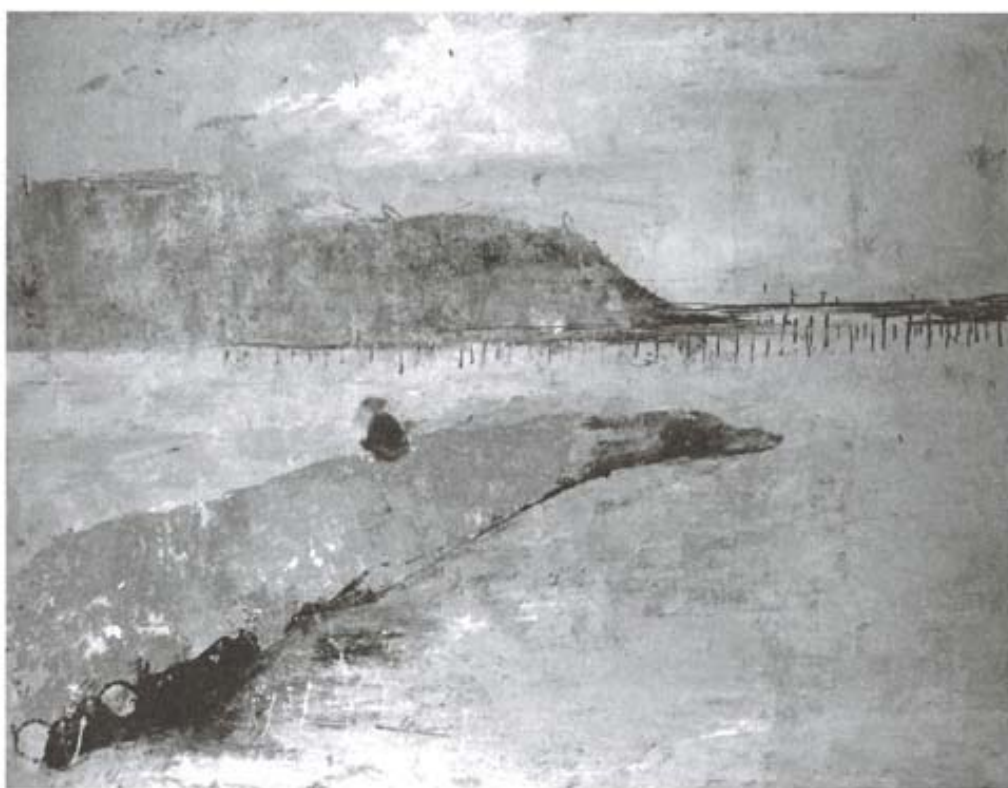
Pour ma part, je suis frappé par un sentiment contradictoire, celui de la fragilité — ténuité et dimension éphémère des fleurs et des feuilles — et celui de la permanence du mur. Une délicatesse, belle, qui ne s'embarrasse pas de la joliesse et qui fait face, comme si elle était sûre de sa force.

Cela étant dit, je ne résiste pas au plaisir de me contredire. Car si Goxwa utilise souvent les mêmes sujets, on notera qu'elle ne se répète jamais. Certes, on peut rapprocher, comme je viens de le faire, certains tableaux ; mais l'ensemble de son travail se distingue radicalement d'une certaine entreprise moderne, contemporaine, et qui aura marqué le vingtième siècle : la série. Pensez à Warhol, Motherwell ou Pollock, exemples entre mille. Vous ne trouverez pas de « vase n° 24 » ou « bouquet n° 58 ». Si un sujet ou un thème sont repris, ils sont alors traités autrement : format, angle, technique, couleurs, sens : tout diffère.



### Du motif

Le motif ? Je l'ai dit, il peut être au plus proche : un vase, des fleurs, des fruits, comme l'ont fait les peintres depuis l'aube des temps, et comme ils le feront bien après notre bref passage spasmodique sur cette terre. Et les visages de proches, d'êtres aimés, de figures fugitives aperçues le temps d'un éclair et dont l'image, quelque peu altérée, perdue dans la rétine. Enfin — et c'est récent pour Goxwa —, des paysages. Le premier — pour moi un pur chef-d'œuvre — est *Bouzigues*. Certains reconnaîtront la baleine verte à double bosse qu'est Sète. Au loin, les piquets d'élevage de moules et d'huîtres qui sont la spécialité du village, et plus loin encore la lande de terre sfumatisée qui sépare l'étang de Thau de la Méditerranée. Au premier plan, le bleuté complexe, nuancé, d'un crémeux subtil qu'est l'eau de l'étang. Et ce petit cap rocheux, ce môle ocre et noir — comme une otarie qui fendrait les eaux — sur lequel semble



*Bouzigues*, 87,5 x 113,75 cm, 2003

méditer un curieux petit personnage rouge, un rien chinois avec son chapeau. Que fait donc ce Tchouang-Tseu méridional ? À quelles songeries se livre cette petite tache rouge au cœur du tableau, comme s'il devait en être le révélateur de mystère ? Le tout baigne dans une atmosphère légèrement vaporeuse, un rien ouatée, dans une sérénité qui, s'il n'y avait l'homme rouge, ferait croire à une permanence du temps.

Depuis, d'autres paysages apparaissent : une sorte de pastorale sur l'île de Gozo, des grottes marines, deux pêcheurs dans un coucher de soleil. Ou une scène nocturne à Paris, où la lune transfigure les nuages, où la masse sombre des maisons peut prendre des allures inquiétantes, où l'éclat lumineux sur une maison n'est pas sans évoquer, si l'on veut, et comme en négatif, la *Maison jaune* de Van Gogh. Puis ces étranges scènes, venues tout droit de l'imagination, tels *Dreamscape* (paysage rêvé), *Mirage* ou le très troublant *Second Wave* ; Goxwa y brouille les cartes, joue avec l'abstraction, met en crise son propre style.

Son style ? Il y a cette touche, cette voix propre, cette griffe unique qui distinguent un peintre, un artiste, un musicien des autres. On peut reconnaître un Goxwa partout ; dans chaque tableau on retrouve cette voix — j'allais dire cette saveur. On peut aussi y entendre, y sentir d'autres peintures, d'autres peintres. L'évidence est Pompéi et la fresque romaine. Mais comment ne pas sentir un peu de Manet dans *Melissa*, *The Recruit*, *The Fish* ; de Rembrandt dans *The Dreamer* ; de Vélasquez dans *The Robe* ; du Caravage dans *Bernard*, de Cézanne ou de Chardin dans sa compréhension et son appréhension du fruit ? Non pas quelque « à la manière de », mais une façon d'intégrer l'histoire de la peinture. Une manière de rendre autrement ce qu'elle a vu, et ce que le regard des autres lui a appris. Et pourtant, tout, chez elle, s'éloigne du peintre « intellectuel », gorgé de références : la vision de l'autre et la sienne propre sont passées dans les formes par l'intelligence du muscle.

### **Une artiste d'un monde flottant**

L'expression n'est pas tout à fait juste. Les peintures de Goxwa ressemblent peu à l'esthétique de l'*ukiyo-e* japonaise apparue à Edo (Tokyo) au début de ce que nous appelons le dix-septième siècle : image du « monde flottant » ou « monde éphémère et mouvant ». Et pourtant...

J'ai eu le privilège de pouvoir flâner, presque seul, dans la Galerie de l'Europe (Axelle Fine Arts) de San Francisco, la veille de son dernier vernissage. Nous prenions un whisky, Coltrane jouait en sourdine, et j'arpentais la galerie tandis que Goxwa discutait avec les galeristes. Alors a surgi, comme deux ans auparavant à New York, mais cette fois-ci de façon

encore plus aiguë, la sensation que les tableaux flottaient autour de moi. Extraordinairement présents, les tableaux semblaient danser dans l'espace, sur les murs blancs, au-dessus du sol en bois clair. Présents et fuyants. S'appropriant le lieu. Ces visages qui me regardaient — *Paradiso*, *Melissa* — ou m'ignoraient — *Réverie* — avaient leur autonomie propre, semblaient traverser les siècles, et passer à travers moi pour aller au-delà. Un mystère flottait dans la galerie, dans ces tableaux. Que fait donc cette belle fille de *Paradiso* ? Qui ou quoi regarde-t-elle ? Que veut-elle nous dire ? Voyez par exemple celle d'*Apparition*, dont le buste émerge d'un fond de bleu — je serais tenté de dire « out of the blue » — au milieu de feuilles abstraites, et dont le regard — un œil qui semble vous regarder, l'autre de côté, et ce grain de beauté en forme de distraction — pose question : quelle expression, au juste, lisez-vous dans ses yeux ? La langueur, la mélancolie, une douce fermeté ? Il plane comme un mystère subtil...

Figurative, Goxwa ? Certes, on y voit des figures. Réaliste ? Pas vraiment. On reconnaît des choses, des détails ; oui, c'est bien un visage, une main, une fleur. Et après ? On sent bien que cela ne suffit pas, que l'ambition — et la réussite — est autre. Que se crée ici un autre espace qui a sa respiration propre. Que ces tableaux qui sortent des murs nous regardent en retour et viennent solliciter en nous l'énigme de leur présence. Et de la nôtre.

OLIVIER RENAULT

(PHOTOGRAPHIES : MICHAEL TUBIANA)